

L'IOWA.

Le magnifique cuirassé américain qui a conduit l'attaque contre les forts de Santiago de Cuba.

A PROPOS DE LA GUERRE

Une correspondance d'une étonnante justesse.

En date du 2 mai dernier, un grand journal de Paris publiait la correspondance suivante aussi sage qu'impartialement pensée :

Les Américains sont persuadés que la flotte espagnole ne s'aventurera pas à travers l'Atlantique : comment, disent-ils, courrait-elle au devant du désastre inévitable qui l'attend ? Non pas que la supériorité de notre armement nous apparaisse si évidente, que nous nous tenions pour assurés de la victoire, non que nous fussions fi de la valeur espagnole, mais nous avons pour nous l'indispensable, le nerf de la guerre maritime moderne, le charbon. Nous pouvons nous ravitailler de charbon sur toutes nos côtes ; l'Espagne ne le peut pas, elle ne peut faire de charbon nulle part en Amérique. Ah ! si la flotte espagnole, au lieu de se mobiliser au cap Vert, s'était empressée de faire voile pour Porto Rico, la situation eût été toute différente, elle aurait dû faire de cette île la base de ses opérations navales, elle aurait pu y renouveler sa provision de charbon. Maintenant il est trop tard, nous défendons les approches de Porto Rico, et il lui faudra nous vaincre pour reconquérir cette position indispensable. Etant donné qu'un navire de guerre du plus fort tonnage ne peut contenir plus de 4,000 tonnes de charbon, et que la consommation de charbon s'élève à 500 tonnes par jour, la flotte espagnole dans la traversée de six jours au moins du Cap Vert aux Antilles, consommait 3,000 tonnes et se trouverait dans la situation d'accepter une rencontre avec nous, n'ayant plus que deux jours à peine de combustible. La folie d'une telle entreprise est si évidente qu'elle ne sera pas commise. La longue inaction de la flotte espagnole aux îles du Cap Vert trahit ouvertement son impuissance de se présenter devant la flotte américaine dans des conditions favorables. La partie est trop inégale, et l'Espagne ne l'engagera pas ; elle ne risquera pas l'anéantissement d'une flotte qui serait formidable dans d'autres circonstances.

Comme nous écrivons ces lignes nous arrive la nouvelle du combat naval livré à Manille. Premier désastre qui, espérément aux Etats-Unis, servira d'avertissement et engagera l'Espagne à se rendre à l'inévitable ; c'est à dire à la perte de Cuba et de Porto-Rico. On suppose ici que les pouvoirs européens, tout en admirant sa vaillance, exerceraient sur l'Espagne leur influence pour la persuader de renoncer à la lutte. En effet, si elle persistait, de grands désastres l'attendent à Cuba après une effusion inutile de sang humain. Le blocus de la Havane va entrer prochainement dans une nouvelle période, la période d'action, le bombardement des fortifications et peut-être celui de la ville. Les Américains procéderont à ce bombardement que s'ils y sont provoqués et ils prévoient qu'ils le feront à l'heure où la place sera aux prises avec la famine. Il semble que cette heure soit prochaine : le ravitaillement ne peut se faire d'aucun côté, le blocus l'interdit par mer, et l'île est tellement dévastée qu'elle ne peut fournir aucun approvisionnement à sa capitale. D'ailleurs, les insurgés font bonne garde et dans un rayon très étroit autour d'elle. D'autre part, l'armée américaine concentrée à Tampa, fait de formidables préparatifs pour opérer une descente à Cuba. Le point de débarquement paraît être Matanzas, dont les fortifications ne semblent pas de taille à résister à un nouveau bombardement. Quoi qu'en disent les dépêches de source espagnole, elles ont été fort endommagées par le premier. L'armée espagnole est en force sur ce point, et il a lieu de s'attendre à ce qu'elle oppose une résistance énergique au débarquement. Le sort des armes peut tourner contre les Américains, mais un premier succès est entré dans leurs prévisions, et un second, un troisième corps de débarquement se tiennent prêts à toutes les éventualités. La déclaration de neutralité des puissances européennes a complètement rassuré les Etats-Unis, et ils mettront tout leur soin à ne rien faire qui soit de nature à les faire partir de cette attitude. Les Américains sont si persuadés de l'intérêt de la France à ne pas mettre le doigt entre l'arbre américain et l'écorce espagnole, qu'ils n'ont pas un instant ajouté foi à l'assertion que

la plus grande activité régnait dans nos arsenaux maritimes. Tout au plus ont-ils pensé que le gouvernement français se croyait obligé à quelque démonstration de nature à donner une apparence de satisfaction aux porteurs d'Extérieur et de Bons cubains alarmés dans leurs intérêts des suites que peut avoir la guerre pour l'Espagne. Les Etats-Unis ne gardent même contre l'Europe aucune rancune de l'appui moral que le sentiment de la solidarité l'oblige à prêter à l'Espagne, persuadés que cet appui ne se traduira jamais en actes hostiles susceptibles de les arrêter dans la poursuite de leur but. — A. A.

gues nous arrive la nouvelle du combat naval livré à Manille. Premier désastre qui, espérément aux Etats-Unis, servira d'avertissement et engagera l'Espagne à se rendre à l'inévitable ; c'est à dire à la perte de Cuba et de Porto-Rico. On suppose ici que les pouvoirs européens, tout en admirant sa vaillance, exerceraient sur l'Espagne leur influence pour la persuader de renoncer à la lutte. En effet, si elle persistait, de grands désastres l'attendent à Cuba après une effusion inutile de sang humain. Le blocus de la Havane va entrer prochainement dans une nouvelle période, la période d'action, le bombardement des fortifications et peut-être celui de la ville. Les Américains procéderont à ce bombardement que s'ils y sont provoqués et ils prévoient qu'ils le feront à l'heure où la place sera aux prises avec la famine. Il semble que cette heure soit prochaine : le ravitaillement ne peut se faire d'aucun côté, le blocus l'interdit par mer, et l'île est tellement dévastée qu'elle ne peut fournir aucun approvisionnement à sa capitale. D'ailleurs, les insurgés font bonne garde et dans un rayon très étroit autour d'elle. D'autre part, l'armée américaine concentrée à Tampa, fait de formidables préparatifs pour opérer une descente à Cuba. Le point de débarquement paraît être Matanzas, dont les fortifications ne semblent pas de taille à résister à un nouveau bombardement. Quoi qu'en disent les dépêches de source espagnole, elles ont été fort endommagées par le premier. L'armée espagnole est en force sur ce point, et il a lieu de s'attendre à ce qu'elle oppose une résistance énergique au débarquement. Le sort des armes peut tourner contre les Américains, mais un premier succès est entré dans leurs prévisions, et un second, un troisième corps de débarquement se tiennent prêts à toutes les éventualités. La déclaration de neutralité des puissances européennes a complètement rassuré les Etats-Unis, et ils mettront tout leur soin à ne rien faire qui soit de nature à les faire partir de cette attitude. Les Américains sont si persuadés de l'intérêt de la France à ne pas mettre le doigt entre l'arbre américain et l'écorce espagnole, qu'ils n'ont pas un instant ajouté foi à l'assertion que

Comme nous écrivons ces lignes nous arrive la nouvelle du combat naval livré à Manille. Premier désastre qui, espérément aux Etats-Unis, servira d'avertissement et engagera l'Espagne à se rendre à l'inévitable ; c'est à dire à la perte de Cuba et de Porto-Rico. On suppose ici que les pouvoirs européens, tout en admirant sa vaillance, exerceraient sur l'Espagne leur influence pour la persuader de renoncer à la lutte. En effet, si elle persistait, de grands désastres l'attendent à Cuba après une effusion inutile de sang humain. Le blocus de la Havane va entrer prochainement dans une nouvelle période, la période d'action, le bombardement des fortifications et peut-être celui de la ville. Les Américains procéderont à ce bombardement que s'ils y sont provoqués et ils prévoient qu'ils le feront à l'heure où la place sera aux prises avec la famine. Il semble que cette heure soit prochaine : le ravitaillement ne peut se faire d'aucun côté, le blocus l'interdit par mer, et l'île est tellement dévastée qu'elle ne peut fournir aucun approvisionnement à sa capitale. D'ailleurs, les insurgés font bonne garde et dans un rayon très étroit autour d'elle. D'autre part, l'armée américaine concentrée à Tampa, fait de formidables préparatifs pour opérer une descente à Cuba. Le point de débarquement paraît être Matanzas, dont les fortifications ne semblent pas de taille à résister à un nouveau bombardement. Quoi qu'en disent les dépêches de source espagnole, elles ont été fort endommagées par le premier. L'armée espagnole est en force sur ce point, et il a lieu de s'attendre à ce qu'elle oppose une résistance énergique au débarquement. Le sort des armes peut tourner contre les Américains, mais un premier succès est entré dans leurs prévisions, et un second, un troisième corps de débarquement se tiennent prêts à toutes les éventualités. La déclaration de neutralité des puissances européennes a complètement rassuré les Etats-Unis, et ils mettront tout leur soin à ne rien faire qui soit de nature à les faire partir de cette attitude. Les Américains sont si persuadés de l'intérêt de la France à ne pas mettre le doigt entre l'arbre américain et l'écorce espagnole, qu'ils n'ont pas un instant ajouté foi à l'assertion que

BERLIN

Autrefois et Aujourd'hui.

Les Berlinoises parlent avec un certain dédain de l'Exposition jubilaire de Vienne, consacrée aux progrès qu'a faits la capitale de l'Autriche pendant le demi-siècle de règne de François-Joseph. « Que sont, disent-elles, les progrès de Vienne en comparaison de ceux de Berlin ? Berlin, il y a cinquante ans, n'était qu'un grand village et maintenant c'est, après Paris, la ville la plus peuplée du continent. Depuis longtemps sa population a dépassé celle de Constantinople, de Saint-Petersbourg et de Vienne même. Berlin grandit toujours et devient de plus en plus belle ; tandis que Vienne, après une période de rapide croissance, semble s'être subitement arrêtée, si bien que c'est Pesth qui paraît être appelée à devenir la première ville d'Autriche-Hongrie. Il est parfaitement vrai que Berlin, depuis un demi-siècle, a singulièrement prospéré. Je me souviens du temps où l'on ne pouvait pas y trouver de café ; pas même de grands magasins. On allait lire alors les journaux dans les pâtisseries, petite localité le plus souvent obscure, modeste, mais ruelles et où il était défendu, non seulement de fumer, mais de parler à haute voix ! L'eau saie coulait, le long des trottoirs, en de profondes ornières, couvertes de planches. Partois, quand on marchait dessus, ces planches avaient le pied prendait un bain immonde, dont l'odeur le poursuivait pendant plus d'une semaine. On se souvient encore de la soirée donnée par la baronne Nothomb en l'honneur d'un diplomate belge qui, après la guerre de 1870-71, avait voulu faire une visite à la nouvelle capitale d'Allemagne. Nous étions une trentaine d'invités à attendre notre illustre compatriote, qui ne venait pas ! écrit un correspondant. A la fin le baron décida qu'on se mettrait à table. Quand déjà nous avions avalé le potage, voilà que tout à coup le personnage, si longtemps désiré, entre en coup de vent, se dirige vers la baronne et, avec un visage embarrassé, lui dit quelques mots tout bas à l'oreille. La baronne part d'un éclat de rire. Mais, se reprenant, elle procède le plus sérieusement du monde aux présentations. Ce n'est que longtemps après que j'appris que notre diplomate avait, dans la Friedrichstrasse, marché sur des planches dont nous venons de parler et avait, de son long fait de plongeon dans l'ornière devant les passants. Il n'est plus jamais revenu à Berlin. C'était au temps où les pavés étaient ronds comme les galets ou avaient des pointes qui gênaient dans les semelles. En ce temps-là, elle était à peine éclairée. Vous n'avez pas trouvé nulle part de maison à quatre étages : la très grande majorité n'en avaient que deux, beaucoup même n'en avaient pas. Nous ne possédons pas d'égruets. Le plus grand hôtel était celui de Rome, sous les tilleuls, qui avait bien, je crois, une vingtaine de chambres. Mais l'Université était aussi grande qu'à présent. Les Berlinoises ont raison, par conséquent, d'être très fières de leurs progrès. Aucune ville d'Europe ne s'est développée aussi rapidement que la leur. Et pourtant — n'est-ce pas bizarre ! — nulle part on ne paraît plus tardif qu'à Berlin.

LA QUESTION DES SUCRES

Le sucre scie sacré-t-il moins que le sucre cassé ? Oui, disent les ménagères. — Non, disent les sceptiques. Un referendum scientifique s'imposait, et le Praticien l'a institué. Il en est résulté que le sucre scie sacré moins que le sucre cassé, et que la poudre provenant du sciage sucre très peu. Pourquoi cela ? C'est que le sciage s'opère avec des lames de scies circulaires tournant avec une très grande vitesse : en vertu du principe mécanique ultraconnu, la lame s'échauffe, elle échauffe le sucre sur son trait, et ainsi la sciure, ce qui a pour effet de transformer en glucose les parois des morceaux et des grains de sucre. Or, la glucose, ou sucre interverti, est une fois et demie moins soluble à froid que le sucre proprement dit, et sacre trois fois moins que lui. Les ménagères ont donc raison.

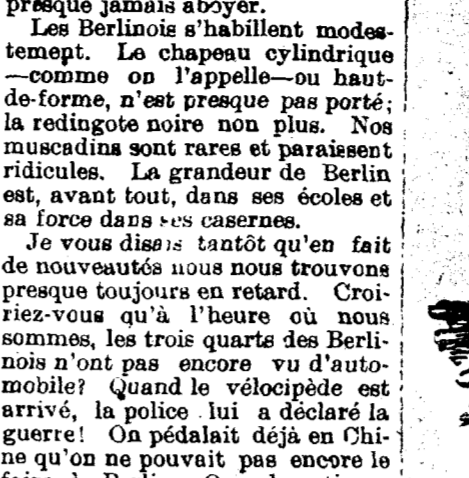
chat des agents de l'Espagne au Mexique. Mexico, le 1er juin. — On rapporte que les agents de l'Espagne achètent, ici, du bétail et du grain pour Cuba. Le gouvernement s'opposera sans doute à leur expédition.

LA QUESTION DES SUCRES (continued) ...

LA QUESTION DES SUCRES (continued) ...

LE CRISTOBAL COLON.

Le croiseur espagnol qui a répondu avec les forts au feu de la puissante escadre américaine devant Santiago de Cuba.



LE CRISTOBAL COLON.

Le croiseur espagnol qui a répondu avec les forts au feu de la puissante escadre américaine devant Santiago de Cuba.

L'EXPOSITION

D'UNE

maîtrise d'Artistes.

Le mois de mai est celui des expositions. Paris, lui doit, cette fois, celles des œuvres des trois Vernet.

L'exposition des œuvres de la dynastie des Vernet est une des plus heureuses idées qu'ait trouvées l'ingénieuse charité. Il est curieux, à beaucoup de points de vue, de suivre une famille d'artistes à travers trois générations et de ne rencontrer que des gens heureux. Joseph eut son fils Carle à l'Académie, et Carle y eut son tour son fils Horace. Tous trois eurent de longs jours, et tous trois furent à leur belle humeur naturelle, ou entrèrent quelque chose comme une gaminerie de vieux enfants gâtés, de ne point connaître de peines sérieuses. Ils eurent tous trois l'abondance, la facilité, et, avec une philosophie positive, ils pensèrent plus au présent qu'à l'avenir.

LA PEINTUROROMANIE. Un chercheur qui a des loisirs à perdre, a trouvé que la France possédait actuellement sur son territoire environ 22,357 peintres, soit 260 par département. On a également calculé que la superficie des toiles couvertes, chaque année, par nos peintres nationaux représentait une étendue de 15 kilomètres carrés, se divisait ainsi :

Table with 2 columns: Category and Quantity. Paysages: 2300, Portraits: 1200, Scènes militaires: 3000, Scènes d'intérieur: 1000, Peinture décorative: 2100, Peinture antique: 3500, Peintures diverses: 1000.

Mort de l'acteur Keene.

New York, 1er juin. — Thomas W. Keene, l'acteur, est mort ce soir à cinq heures.

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Comme pour se dégager des effluves d'amour dont elle se sentait enveloppée, elle passa ses mains qui tremblaient sur son visage devenu encore plus pâle. Et il attendait toujours, avec une inquiétude que ce silence faisait grandir, une inquiétude qui devenait de l'anxiété. Mais enfin les lèvres pâles se raffermirent, et il en tomba ce mot, ce glas qui résonna dans le cœur de Jacques :

Advertisement for Winslow's Soothing Syrup, mentioning its long history and effectiveness for various ailments.